

Accostés

Février 1772

Que de chemin parcouru depuis leur départ précipité de la capitale jusqu'à ce jour où le canon, résonnant dans la cité toulonnaise, vient de donner l'alerte, sonnante l'hallali ! Comme une horde de rats, les citoyens alléchés par la récompense ont envahi les rues. C'est à qui s'emparera du fuyard, la chasse au bagnard est lancée. La garde montée, accompagnée de chiens, a dans un premier temps pris une direction opposée, entraînant dans son sillage les poursuivants. Ils ne vont pas tarder à s'apercevoir qu'ils font fausse route. Déjà il entend au loin les aboiements se rapprocher. Hyppolite presse Martial de s'activer pour mettre son bateau à l'eau.

C'est la fin d'une longue cavale qui l'a mené de Paris à cette crique sauvage, difficile d'accès. Avec Mathilde qui se faisait passer pour Mathieu, son fils, ils ont traversé la France dans un parcours semé d'embûches, animés par l'idée folle de faire évader un bagnard. Poursuivie par la haine de Jean-Baptiste, son mari, Mathilde n'avait pas d'autre option que de fuir la ville. Avec son ami Nicolas, ils étaient les témoins gênants des mœurs dissolues de l'époux. À force de complots et de trahisons, il avait réussi à faire condamner Nicolas au bagne, et sa femme s'était retrouvée enfermée à la Salpêtrière.

Hyppolite, brigand au grand cœur, plus habitué à détrouser les badauds qu'à jouer les anges gardiens, n'avait pas hésité un instant à secourir Mathilde quand elle s'était échappée de la Salpêtrière. En apprenant le triste sort de Nicolas, elle avait pris sa décision : une idée folle, le faire évader du bagne de Toulon. Devant sa détermination, ne pouvant se résigner à la laisser seule sur les chemins, Hyppolite l'avait accompagnée. Leur petite différence d'âge permettait de les faire passer pour père et fils. Et aujourd'hui, ils avaient accompli ce qui était réputé impossible : faire évader un bagnard.

En chemin ils n'ont pas fait que de belles rencontres, mais des mains se sont tendues, comme celles de Martial, ce jeune Toulonnais aux origines corses. En quête d'une figure paternelle, il avait été impressionné par Hyppolite, un homme mystérieux et sûr de lui. Quand il avait découvert son objectif et le rôle de celui qu'il croyait être son fils, il s'était promis de les aider. C'est grâce à son intervention rapide qu'ils étaient sur le point de fuir pour la Corse.

Après des mois d'incertitude sur les routes d'hiver, Hyppolite a les nerfs qui lâchent. La gorge nouée par l'émotion, il leur fait ses adieux. Il va attendre le retour de Martial, qui les conduit chez ses grands-parents sur le voilier de son père, avec lequel les liens sont rompus.

Le temps presse, Martial, aidé de Nicolas, pousse à l'eau le bateau échoué sur la plage. Porté par les flots, il se relève lentement pour tanguer sur une mer qui s'agite. La manœuvre est périlleuse avec le mistral qui se lève, ce vent du Nord, avec ses morsures, les frigorifie et ses rafales creusent la Méditerranée. Le regard aguerré de Martial a déjà repéré la crête blanche des vagues qui se profilent à l'horizon. La mer moutonne.

Ils n'ont pas le choix, il faut embarquer au plus vite. Leurs poursuivants vont comprendre qu'ils ont fui par la mer.

Il garde pour lui ses observations. Nicolas, l'évadé du bagne, et Mathilde, la Parisienne, qui ne sont jamais montés à bord d'un bateau lui font confiance, il ne tient pas à les inquiéter. Dans l'eau à mi-cuisses, les vêtements trempés et transis par le froid, les trois compagnons, bagages sur l'épaule, enjambent le bastingage. C'est un beau voilier à deux mâts, il faut hisser au plus vite les voiles. Luttant contre le vent qui se renforce, Martial, aidé de Nicolas déploie la voilure pendant que Mathilde, angoissée, tient la barre sous les ordres de Martial qui est sur tous les fronts. La houle se renforce, des vagues puissantes les arrosent. Mathilde qui, la première, a approuvé le plan de Martial pour fuir par la mer et se réfugier en Corse, commence à douter de leur choix. Elle, qui a traversé la France au galop sur des chemins dangereux, fait face aux mauvaises rencontres, survécu à une blessure à l'arme blanche, aujourd'hui, elle a peur. Elle a peur, pour elle et pour celui qu'elle est venue délivrer. Après avoir surmonté toutes ces épreuves, ils ne vont pas périr en mer !

Sur la plage, Hyppolite retient son souffle. De longues minutes s'écoulent avant que les voiles gonflent. Enfin, sous ses yeux, le bateau brise les vagues et semble voler, emportant au loin ceux qui sont devenus sa famille.

Sous les paquets de mer qui s'abattent sur son pont, le voilier bondit dans les creux, se cabre sur les crêtes, Martial s'arc-boute à la barre, Nicolas est aux aguets, prêt à exécuter les ordres. Il scrute la voilure, il a peur qu'elle se déchire. Mathilde est recroquevillée dans la cabine. Martial cherche à les rassurer :

— C'est un gros grain. À cette saison c'est fréquent, le bateau en a vu d'autres. C'est un vent sec venant du nord qui dégage le ciel, demain il fera beau. Il va tourner et nous poussera sur l'île.

Le bruit est assourdissant, Nicolas lutte pour rester debout malgré la nausée, il ne l'entend pas. Quant à Mathilde, repliée

en fœtus, la tête coincée entre les genoux, elle ne se retient plus et bondit pour vomir par-dessus bord. Nicolas a juste le temps de la rattraper avant qu'elle ne bascule dans les flots. Il la porte, semi-inconsciente, dans la cabine.

Les premières lueurs du jour dessinent au loin la ligne des montagnes de Balagne et chassent cette nuit éprouvante, la mer s'apaise. Mathilde est toujours comateuse, Nicolas a surmonté ses nausées. Martial a passé la nuit à la barre, fatigué, il les interpelle :

— On arrive ! Regardez ces sommets grandioses, à leurs pieds Lériaga nous attend !

Soulagé d'avoir mené son équipage à bon port, Martial relâche son attention, oubliant les forts courants de la crique de Ricciniccia, réputés pour être dangereux. Ses réflexes sont émoussés par la fatigue, il tarde à redresser le cap, le voilier heurte un rocher qui affleure. Déstabilisés par le choc, Nicolas et Martial sont projetés sur le pont. La coque endommagée, le bateau se couche sur le flanc.

Des habitants du hameau qui les avaient repérés avant leur échouage les attendent sur la grève. Peu avenants, ils avancent, les armes à la main.

Nicolas recule pour faire barrage de son corps à Mathilde, pendant que Martial saute à terre. Les autochtones s'arrêtent devant ce jeune homme qui s'approche, les mains levées. Les hommes qui lui font face sont plus âgés, ils s'observent. Martial les salue sans obtenir de réponse. Il attend. S'il en a reconnu certains, ce sont ses aînés, ils prendront la parole les premiers, ce qui ne tarde pas. L'un d'eux s'approche, le fusil toujours pointé sur lui.

De son poste d'observation, Nicolas, inquiet, saute à terre à son tour. L'homme menaçant le met en joue :

— Reste où t'es, sinon je t'abats !

Sa mine ne lui laisse aucun doute, il n'hésiterait pas un instant.

Le Corse fixe Martial dans les yeux, et baisse enfin son fusil. Laconique, il lance :

— T'en as mis du temps, pour venir !

— Oui, mon oncle. Le travail...

— Garde tes explications pour les vieux. C'est qui, ceux-là ?

— Des amis.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? Des fugitifs ?

— Il se pourrait. On peut aller chez les grands-parents ? J'expliquerai.

Sans jeter un regard aux autres occupants du bateau, il s'éloigne, suivi de son escorte, laissant Nicolas inquiet de cet accueil hostile, ce qui n'échappe pas à Martial :

— Ne t'affole pas, ils sont méfiants de nature, mais ce sont des braves gens.

— Ils sont tous comme ça ?

— Non, mais il y en a beaucoup.

— Ça promet !

— Ne te fie pas aux apparences. Ils ont connu trop d'invasions, de barbarie, de conflits, de trahisons.

— Ils ne vont pas vouloir de nous !

— Quand ils sauront que vous êtes bannis du royaume de France, vous serez des leurs !

— Je ne sais pas si je pourrais leur faire confiance.

— Détrompe-toi, ici la parole donnée vaut de l'or.

Peu convaincu, il soulève Mathilde encore faible. Tous les deux chargés, Martial avec les bagages et Nicolas portant Mathilde, ils gravissent le chemin qui les conduit au hameau où le comité d'accueil de la plage les attend.

La mine rébarbative, les quatre hommes s'écartent pour les laisser passer. Résolu, Martial entame la montée vers une maison juchée en haut de la colline. L'accès n'est pas aisé avec

les pierres qui jonchent le chemin et les genêts qui dardent leurs épines. Déjà épuisés, ils peinent avec leur chargement, quand une voix cassée s'élève de la bicoque :

— Qu'est-ce que vous attendez pour aider ? Il sera toujours temps de vous poser des questions après.

De mauvaise grâce, les Corses rattrapent Nicolas qui commençait à fléchir. L'oncle qui est le plus vigoureux le soulage en prenant Mathilde et deux bras délestent Martial de ses lourds bagages. Curieux d'en apprendre plus, les deux autres suivent le mouvement.

Tout en attachant son tablier, la femme qui vient de les héler sort de la maisonnette et se porte à leur rencontre. Ombre vêtue de noir à la maigre silhouette cassée en deux par les ans, elle est vive, même si elle ne quitte pas du regard le sentier pour assurer ses pas. Martial s'est arrêté et l'observe, ému. Quand elle lève enfin la tête, un grand sourire illumine son visage.

— Martial !

— Mama !

Elle se blottit dans les bras de son petit-fils, riant et pleurant à la fois.

— Je savais que tu allais venir. La Diseuse me l'avait dit.

— Elle est toujours vivante ?

— Elle n'a pas envie de mourir. Elle m'a prédit que mon plus jeune viendrait et qu'il ne serait pas seul. Ceux-là voulaient pas le croire, ton oncle Paulu le premier !

L'interpellé s'en défend :

— Comment voulais-tu qu'on la croie ? Elle t'a annoncé la venue d'un bébé, ici, il y en a plus en âge d'en faire.

Ce qui pourrait s'apparenter à des rires se fait entendre. Les Corses commencent à se détendre. La grand-mère ne s'avoue pas vaincue et désigne Nicolas et Mathilde :

— Et ceux-là, ils sont pas en âge ? On a assez parlé, la petite m'a pas l'air en forme. Portez-la dans la maison, vous l'allongerez sur mon lit.

La maison de pierres est basse de toit, Nicolas est le seul à devoir se pencher pour entrer dans la pièce de vie faiblement éclairée par une fenêtre qui s'apparente plus à une lucarne. Le feu dans la cheminée ne suffit pas à réchauffer la bicoque froide et humide à cette saison, exposée au vent. Assis à côté du foyer, un vieil homme moustachu, appuyé sur sa canne, lève la tête et les dévisage sans réagir.

— Grand-Pa !

— Mon pauvre Martial, je sais pas s'il va te reconnaître, il n'est plus souvent avec nous.

Martial s'approche de son grand-père et l'embrasse sur le front. L'homme le regarde et retourne à sa contemplation du feu qui crépite.

— Ça fait longtemps qu'il est comme ça ?

— Une petite année. Le docteur y peut rien, et la Diseuse a dit qu'il attendait du renouveau pour partir.

— Le printemps ?

— Ou autre chose, va savoir.

Martial est habitué à cette vie où les signes et leurs interprétations font partie du quotidien. Dans son enfance, la Diseuse lui semblait déjà vieille, il se demande si elle n'est pas immortelle à force d'user de ses pouvoirs. Il frissonne. Et si elle avait vraiment prédit l'arrivée de ses amis ? Nicolas qui a suivi la conversation se garde bien d'intervenir, il n'est pas sûr que dans le royaume de France ces femmes ne soient pas encore menées au bûcher.

Mama a fait allonger Mathilde sur un lit d'angle dans la pièce où ils se tiennent. Elle ne s'occupe plus d'eux. Après avoir retiré du feu une brique chaude, elle l'a glissée sous les couvertures emmaillottant Mathilde, et lui rafraîchit le visage. Quand la jeune fille commence à bouger et veut se soulever, elle l'arrête.

— Reste au chaud !

Apeurée, Mathilde ignore où elle se trouve et cherche à repousser les couvertures. La grand-mère, avec une force insoupçonnée, la plaque sur le matelas :

— N'aie crainte, demain tu iras mieux. Aujourd'hui, prends du repos. Ici, tu es en sécurité.

La gorge nouée, elle n'a pas la force de parler, cherche Nicolas des yeux et aperçoit sa haute silhouette qui se détache à contre-jour. Devant l'autorité de Mama, il n'avait pas osé s'approcher pendant qu'elle procurait les soins. Un signe de tête de sa part lui en donne l'autorisation. Il prend délicatement les mains de Mathilde, effleure ses lèvres. Il a peur de la casser :

— Tout va bien mon amour, nous sommes enfin arrivés à bon port.

— Je ne monterai plus jamais sur un bateau.

Ce qui fait sourire Nicolas. S'ils veulent retourner dans leur pays, il faudra bien s'y résoudre. Il évite de répondre à cette affirmation et chuchote à son oreille :

— Nous sommes chez les grands-parents de Martial. Mama, sa grand-mère, m'inspire confiance. Une femme forte, je dirais qu'elle mène ses hommes à la baguette !

Il interrompt ses explications, sa compagne s'est endormie. Sa tête repose sur son bras, il se dégage et remonte la couverture. Mama, souriante et émue, les observe :

— Elle va dormir. Après, tout ira mieux.

Rassuré, il sort rejoindre les hommes en grande conversation dans la cour. En le voyant, Paulu, qui menait les débats, se tait. Les mains enfoncées dans les poches, du bout de son sabot, il fait rouler un caillou, le pousse, le rattrape comme si ce caillou était devenu la chose la plus importante qu'il soit. Les trois autres, guère plus à l'aise, s'évertuent à orienter la conversation sur la météo. Martial les écoute.

Étranger à ce milieu, Nicolas est sur la réserve. La bienséance veut que les anciens parlent les premiers, les jeunes attendent d'y être invités. Respectueux, il se tient à l'écart.

Après l'avoir observé à la dérobée, Paulu se désintéresse de son caillou et, sans détour, s'adresse à lui :

— Si j'ai bien compris, t'es en fuite ? Le bagne, c'est bien ça ?

— Oui, mais...

— Ne m'interromps pas ! Martial se porte garant pour toi, tu n'es pas un criminel. Si on décide de te garder, ce qui n'est pas encore dit, tu apprendras vite qu'ici, tous ne peuvent pas en dire autant.

Nicolas, peu sûr de lui, ne sait pas quelle conduite tenir. Ces hommes en apparence rudes et fermés ont quelque chose dans leur comportement, leurs rares paroles, qui laisse percer un vécu n'ayant rien à envier au sien. Il approuve en hochant la tête.

— Quant à ta compagne, elle est bien courageuse, cette petite. Elle est venue te délivrer, rien que ça ! On dirait pas, à la voir aujourd'hui !

Ces paroles qui doivent être ce que l'oncle peut faire de mieux en termes d'humour font rire ses compagnons. L'atmosphère se détend d'un seul coup.

— Votre roi vous a bannis tous les deux. Il ne veut plus de vous et vous de lui, si je comprends bien.

— C'est ça.

— On a donc un point en commun, nous, on ne veut pas de lui. Mais on n'aime pas trop ses sujets non plus.

La conversation marque un blanc. Ils attendent tous la suite.

— Bien. Si vous êtes venus vous réfugier chez nous, c'est que vous ne voulez plus être ses sujets. C'est bien ça ?

— Exactement.

— Martial me dit qu'il reviendra dans un an.

— Oui, mon oncle.

Sans rien ajouter, Paulu fait signe aux trois hommes et les entraîne à l'écart. Leur échange est de courte durée. Seul Paulu parle, approuvé par ses compagnons, c'est lui

le chef. Il revient vers eux, il se redresse car Nicolas le dépasse d'une tête :

— C'est décidé, les autres sont d'accord avec moi, on vous garde à l'essai jusqu'au retour de Martial. T'as dû voir qu'ici, on manque de bras vigoureux. Tes maudits compatriotes ont fait des ravages dans la population.

— Vous ne le regretterez pas.

— Je l'espère pour toi. Assez palabré, suis-nous, tu vas découvrir ton nouveau lieu de vie et les tâches qui t'attendent.